

MOUVEMENT

JEANNE CANDEL : LA BANDE, LE DEUIL ET LE DÉSIR

Le déclencheur peut venir d'une figure mythologique de second plan, d'une lecture qui bouleverse sans prévenir ou d'une blague entre amis qui va trop loin. La metteuse en scène Jeanne Candel construit ses spectacles à l'intuition et en rebondissant d'une œuvre à l'autre. Avec sa compagnie La Vie brève, elle présente au Tandem sa dernière création *Baùbo* : « une passion d'aujourd'hui où musique et théâtre s'entrelacent ».

« Je saurai ce qu'est le Première. » Si, par un après-Théâtre de l'Aquarium Vincennes, vous demandez à de son futur spectacle, il y a obtiendrez cette réponse metteur.euse.s en scène de plateau – ces spectacles répétitions, souvent à partir partir d'un texte préétabli en est restée fidèle à ce développe dès ses débuts, en Plankett. On n'en saura guère tout ce qui entoure la mystère.

Non moins mystérieuse mythologie grecque qui spectacle de la compagnie La poursuit depuis des années. de Déméter. C'est une histoire avoir perdu sa fille par Hadès, Déméter est en Elle erre sur la Terre sans dans son chagrin. Elle va alors de femme, Baùbo, qui prépare une mixture pour lui Déméter l'envoie balader.

lui montre son sexe. Déméter éclate de rire et ce rire agit comme un électrochoc qui la ramène parmi les vivant.e.s. » Jeanne Candel est hantée par cette scène. Elle montre sur son téléphone l'image d'une statuette en terre cuite, retrouvée sur le site archéologique de Priène. Baùbo y est représentée avec le visage, les yeux et la bouche à la place du ventre : « Lorsque Déméter voit le sexe de Baùbo, c'est aussi le sexe qui la regarde. Son sexe est corrosif, il l'attaque, il lui intime l'ordre de se relever, de revenir à la vie, de renaître de ses cendres. » Le soulèvement de la jupe inspire également l'univers de sa scénographe, Lisa Navarro, qui conçoit un décor basé sur le dévoilement.

Une histoire de deuil et de désir, donc. Déjà, Robert Plankett s'ouvrait par la mort du personnage éponyme, prétexte pour une bande d'ami.e.s à se retrouver dans la maison du défunt pour mettre ses affaires en ordre. Comme Robert Plankett, dont le nom passe-partout faisait sans doute référence à un compositeur d'opérette tombé dans l'oubli, Baùbo n'est pas une héroïne de premier plan : elle est une figurante dans la légende d'une autre. Jeanne Candel explique d'ailleurs l'avoir croisée pour la première fois alors qu'elle faisait des recherches pour un autre projet – *Demi-Véronique*, créé en 2018 – : « Ça se passe toujours comme ça : mes spectacles naissent dans les miettes des précédents. »

De rebonds en rebonds

En s'attardant sur la statuette de *Baùbo*, on se rend compte qu'elle porte une lyre. Si la musique tient une place essentielle dans le théâtre de Jeanne Candel, cette dernière n'a jamais suivi de formation musicale, ou presque. Trois mois de piano quand elle avait huit ans, c'est tout. « C'est à la fois un handicap et un avantage : mes collaborateur.rice.s apprécient mon rapport intuitif, impulsif à la musique. » Elle s'est forgé ce dernier à l'adolescence. « À l'âge de 16 ans, la mère d'une amie m'a offert un abonnement à la saison symphonique de la Halle aux Grains à Toulouse. Pendant deux ans, c'était mon rendez-vous du jeudi : j'ai découvert Brahms, Mahler, Strauss... Alors que je venais de traverser un deuil particulièrement difficile, j'ai plongé dans la fosse d'orchestre : la musique m'a sauvée. » Avec les concerts, elle découvre un étrange rituel de représentation



spectacle le jour de la midi de juin, dans le foyer du enclos au cœur du bois de Jeanne Candel des nouvelles fort à parier que vous classique que font les travaillant des écritures dites qui se construisent en d'improvisations, plutôt qu'à amont. La metteuse en scène processus de création, qu'elle 2010, avec la pièce Robert plus : chez Jeanne Candel, création conserve un certain

est *Baùbo*, cette figure de la donne son nom au prochain Vie brève : « *Baùbo me Elle apparaît dans la légende de deuil et de désir. Après Perséphone raptée aux Enfers proie à un désespoir morbide. boire ni manger, emmurée croiser la route d'un petit brin l'exhorte à se secouer. Elle lui redonner des forces mais Alors Baùbo soulève sa jupe et*

sociale : « *Avec mon amie, on riait beaucoup.* » Sans doute les échos de ce rire iconoclaste résonnent-ils encore dans ses spectacles : dans *Le Crocodile trompeur*, on croise une bande de spécialistes en queues-de-pie se prenant pour des spéléologues du cœur humain, tandis que dans *Tarquin*, un marteau-piqueur accompagne un lied de Schubert interprété a capella par Léo-Antonin Lutinier. Les comédien.ne.s de *Baùbo* sont aussi musicien.ne.s. Jeanne Candel avait d'abord songé à travailler sur Bach. C'est en parlant avec Pierre-Antoine Badaroux qu'elle a finalement opté pour Schütz, un compositeur représentatif du premier baroque allemand, encore un pied dans l'époque médiévale, et plus propice au bricolage et au jeu. Le directeur musical confirme : « *Schütz est une voix singulière, insaisissable, de la musique du XVII^e siècle. Il a laissé une œuvre ouverte, pleine d'absences, d'interrogations, de déviations, d'instabilités, se prêtant ainsi volontiers à une adaptation libre.* »

Pour *Baùbo*, Jeanne Candel raconte avoir consigné ce qu'elle appelle des « visions » en une sorte de synopsis provisoire, qui ne manquera pas d'être bouleversé dès les premières répétitions : « *Ce sont comme des images mais des images vivantes. Comme des rêves mais que je ferais éveillée.* » Elle évoque le concept de survivances, forgé par Aby Warburg : dans les années 1920, cet historien de l'art allemand a tenté de constituer un atlas analogique, décelant des motifs artistiques rémanents qui traversent l'Histoire de l'humanité depuis l'Antiquité. Elle explique s'être passionnée pour son œuvre, s'y reconnaître. « *J'ai moi aussi ce rapport analogique à la création. Je rebondis de choses en choses parce que je suis foutue comme ça à l'intérieur, parce que c'est comme ça que ça bouge en moi.* » C'est aussi comme ça que L'homme sans qualités de Robert Musil – cette œuvre-monde qui raconte toute une époque et qu'une vie entière de lecteur.rice ne suffirait pas à épuiser – est entré en collision avec la création de *Baùbo*. « *Cette lecture m'a renversée. Notamment l'histoire d'amour entre Ulrich et sa sœur Agathe qui représente à mes yeux la transgression absolue. Il y a en nous deux mouvements contradictoires : on ne cesse de tuer la vie et, parfois, on la libère dans la puissance de l'acte créateur. Musil a une expression pour ça. Il dit que nous sommes des êtres de fragments passionnés. C'est cet être que je veux disséquer au plateau.* » Que deviendra Musil dans *Baùbo* ? Un mystère de plus : « *Restera-t-il à la fin la moindre ligne du texte original ou aura-t-il été entièrement absorbé par le plateau ?* » Il y a dans cette question toute la complexité du rapport au texte d'un théâtre qui mise sur les corps, la musique et la force poétique des images.

Les amis de la forêt

Au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris où elle a fait ses classes, Jeanne Candel goûtait très peu le texte pur. En troisième année, elle a été « *sauvée in extremis* » par un dernier atelier animé par Árpád Schilling. Une rencontre qui compte parmi les plus importantes de sa vie : elle participe aux laboratoires du metteur en scène avant d'embarquer avec lui en Hongrie pour une série d'aventures artistiques invraisemblables : « *On partait trois semaines en forêt pour mener des expériences sur le jeu d'acteur. Pour Árpád, l'acteur n'est pas un interprète : il est son propre créateur. Partant de là, tout est permis. On peut tout utiliser, faire feu de tout bois. Pour moi qui me sentais à l'étroit au théâtre, qui avais l'impression d'avoir raté ma vie pour ne pas avoir fait de danse, ça a été un déclic, une autorisation à créer mes propres formes. Je me suis réapproprié sa manière de travailler.* » Avec la bande d'ami.e.s rencontrée au Conservatoire du 5^e arrondissement, ils commencent à expérimenter. *Robert Plankett* débute comme une pure recherche, aucun ne comprend à l'époque qu'ils étaient en train de faire un spectacle. La présentation d'une maquette leur permet pourtant de décrocher une résidence au Théâtre de la Cité internationale. La suite va très vite. Pour sa compagnie créée en catastrophe, elle choisit le nom de *La Vie brève*, d'après le titre du court-métrage qu'elle vient de tourner avec le metteur en scène Damien Mongin : « *Ce n'est que plus tard que je suis tombée sur la phrase d'Hippocrate : Ars longa, vita brevis...* » Elle cite de tête l'aphorisme in extenso : « *La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile.* » Bizarrement, ces mots semblent condenser l'essentiel de notre conversation.

Après *Robert Plankett*, la compagnie connaît un succès fulgurant avec *Le Crocodile trompeur*. À l'origine de ce spectacle déjanté qui se présente comme une libre relecture du *Didon et Énée* de Purcell, il y a un éblouissement : le souvenir, un matin d'hiver, de Judith Chemla chantant la mort de Didon dans le hall du Conservatoire. Et tout de suite après, ce pari fou en forme de blague fait avec Samuel Achache : « *Un jour, on montera Didon et Énée.* » En 2013, la blague devient réalité. *Le Crocodile trompeur* surgit de l'eau à la Comédie de Valence avant d'être repris aux Bouffes du Nord : porté par le trio Jeanne Candel / Samuel Achache / Florent Hubert, il devient un spectacle culte, emblématique d'une nouvelle génération d'artistes de théâtre musical. Des artistes qui n'ont pas froid aux yeux et qui s'emparent de l'opéra sans demander la permission à personne.

Dix ans plus tard, le crocodile poursuit son voyage : trois jours après notre entretien, il était programmé au Festival dei Due Mondi de Spoleto. Jeanne Candel, elle, a trouvé un port d'attache : en 2019, elle est devenue codirectrice du Théâtre de l'Aquarium avec Marion Bois et Elaine Méric. Ces nouvelles responsabilités n'ont pas entamé sa soif de recherches et de rencontres : « *On insiste sur le fait que ce n'est pas moi qui ai pris la direction du lieu mais la compagnie : diriger ce théâtre, c'était d'abord trouver un toit pour La Vie brève : une tentative d'insuffler dans les murs notre esprit de bande, le rythme organique d'une compagnie. L'Aquarium est un outil de création que nous partageons avec les artistes en résidence. Deux fois par saison, en hiver et au printemps, il s'ouvre au public pour présenter le fruit de notre travail dans le cadre du festival de théâtre et de musique.* » Vous ne serez sans doute pas étonné de savoir que celui-ci a été prénommé « BRUIT ».

Texte : Simon Hatab

Photographie : Zoé Chauvet, pour *Mouvement*

> *Baùbo* de Jeanne Candel, les 30 et 31 janvier au Tandem ; du 8 au 19 février au Théâtre de l'Aquarium, Paris ; du 24 au 30 mars au Théâtre Garonne, Toulouse

MOUVEMENT

JEANNE CANDEL : BAÛBO ET PEINES DE CHŒUR

Raz-le-bol d'assister votre ami.e malmené.e par son crush ? Blasé.e de contempler l'amas de kleenex qui vous sert de table de chevet ? Dans une lecture toute contemporaine de l'antique motif du déboire amoureux, Jeanne Candel revisite le mythe de Baùbo avec une pièce chorale au doux parfum de câlin collectif.

L'histoire des arts et des idées ne manque jamais de nous le rappeler : les chagrins d'amour ne datent pas d'hier. Mais les modalités de la rupture amoureuse ont-elles bougé au fil des époques ? Par les tourments d'une trentenaire d'aujourd'hui, la metteuse en scène Jeanne Candel renoue avec les fonctions premières du chœur antique : accompagner et soutenir.

Complainte et ritournelle

Des affiches de films indés sur les murs, un bureau en bois qui croule sous des piles de bouquins plumés de repères fluos, un lit à moitié fait, et un corps tout habillé vautre en travers. Pas besoin de faire un dessin : dans ce paysage situé socialement et dans le temps, l'ambiance est à la défaite. En guise de BF, une pleureuse en voile noir veille au chevet de l'amoureuse éconduite, tout en tuant l'ennui par les noix qu'elle se met bruyamment sous la dent. Dans le temps d'éternité propre aux lourdes peines, la fuite ultime menace, matérialisée par les deux mètres d'un harpon de plongée directement livré à domicile par un intérimaire Deliveroo.

Pour faire contrepoids au spectre de l'amant, qui a le bon goût de venir jouer sa ritournelle lancinante sous les oreilles de la badante, la team des pleureuses – à barbe ou à talons – débarque en équipe, armée de violon, contrebasse et saxophone. Dans la pure observation des étapes du deuil – puisque c'en est un –, il faudra en passer par le choc, mutique et statique ; puis le déni, heure de gloire du fantôme à la guitare. Ensuite seulement la colère, et les premières lueurs d'un après dans lequel on pourra se projeter à nouveau. De bout en bout de la longue guérison, le chœur imaginé par la mise en scène de Jeanne Candel et la direction musicale de Pierre-Antoine Baradoux assure son rôle d'allié.e.s par la présence, silencieuse ou en musique.

Lever les voiles

Dans une mise en scène hautement métaphorique voire volontiers symbolique, peine et chagrin finissent par se confondre avec celles qui les portent. Après le détour par le champ philosophique à l'occasion d'une parodie d'émission radio, où les textes de Spinoza éclairent moins qu'ils reflètent l'insuffisance de la théorie face à la douleur infusée dans la chair, c'est bien sur le terrain du sensible que la vraie bataille commence. Contre les copines qui ont pris le pli de tirer la tête, il faudra Baùbo, fauteuse de trouble à la dégaine de Mado La Niçoise, bien décidée à faire circuler les fluides et réchauffer les zygomatiques.

Figure héritée de la mythologie antique, dont le principal fait d'arme reste d'avoir tiré Déméter de sa douloureuse torpeur en lui montrant son sexe, la Baùbo de Jeanne Candel n'a rien perdu de sa vitalité rebelle. Son entrejambe, elle le montrera, et libre à chacun.e d'en comprendre le potentiel hilarant. Mais puisque nous ne sommes plus en -V, cette Baùbo là connaît ses ressources sororales. De Baùbo, il en aura bientôt deux, puis trois. L'amoureuse elle-même passera la jupe à froufrous d'un blanc cassé, à même d'être relevée si ça lui chante. Et les porteuses de douleur, parce qu'elles auront été reçues, acceptées et écoutées, n'auront plus qu'à prendre la porte.

Agnès Dopff, *Mouvement*, 6/02/2023

> ***Baùbo - De l'art de n'être pas mort de Jeanne Candel***, a été présenté les 30 et 31 janvier au Tandem, Arras ; du 8 au 19 février au Théâtre de l'Aquarium, dans le cadre du festival BRUIT ; du 24 au 30 mars au Théâtre Garonne, Toulouse
+ Le Tandem+ Théâtre de l'Aquarium+ Théâtre Garonne

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Jeanne Candel: « L'inconscient est une source d'inspiration inépuisable »

Festival Bruit #edition23 L'inventive et éclectique Jeanne Candel présente sa nouvelle création, *Baùbo – de l'art de n'être pas mort*, au théâtre de l'Aquarium dans le cadre du festival Bruit. Théâtre et festival qu'elle co-dirige.

Peut-on dire que *Baùbo*, votre nouvelle création, parle de la passion amoureuse ?

Oui. Tout part de là. Et donc de ce que cela comporte de tragique et de joyeux. Parce qu'il y a les deux. C'est un grand mélange. La première partie du spectacle évoque l'histoire d'une femme qui vient de vivre un amour tellement dévastateur que cela continue de la hanter. Elle essaie de s'en dégager, mais des images et des sensations très fortes la poursuivent. Cela passe par son inconscient, par son corps.

Il y a aussi cette figure de la mythologie grecque, Baùbo, qui donne son nom au spectacle. À quel niveau intervient-elle ? Elle n'intervient pas à proprement parler. Elle est plutôt là comme un guide qui agirait de façon de sous-jacente. J'aime beaucoup l'histoire de cette prêtresse d'Eleusis. Pour sortir Déméter de sa prostration à la suite du décès sa fille, Perséphone, Baùbo soulève sa jupe et lui montre son sexe. Face à ce geste obscène, Déméter éclate de rire. Ce choc salutaire lui redonne goût à la vie. Pour moi son geste est l'équivalent d'un acte créateur. Je crois que la création artistique a ce pouvoir de réveiller, de stimuler des forces qui sont en nous, mais auxquelles nous ne prêtons pas attention. C'est de l'ordre de la renaissance ou de la métamorphose.

Dans votre travail, vous partez souvent d'images, de visions, un peu comme des tableaux vivants. D'où viennent ces images ?

Je fais part à l'équipe de mes rêveries, un peu comme des hypothèses de travail et par le biais de recherches en commun quelque chose se construit qui a à voir avec notre inconscient collectif. Cette façon de travailler vient de mon expérience lors de stages avec Krystian Lupa. Il nous demandait de mettre par écrit nos monologues intérieurs, tous ces mots qui nous traversent dans une sorte de magma informe. C'est une langue à la fois cruelle, pornographique, primitive, pas du tout littéraire. Se plonger dans ce chaos intérieur est pour moi quelque chose de très fécond. En pratiquant cet exercice, je produis des visions, des images ; que j'ai ensuite intégrées dans le spectacle. Donc je partage ça avec les acteurs.

La musique occupe une place importante dans vos créations. Notamment pour ce spectacle des œuvres de Schutz ou Buxtehude...

Je n'imagine pas créer un spectacle sans y faire intervenir des musiciens. J'aime quand on ne distingue plus dans un spectacle ce qui relève du théâtre ou de la musique. Dans *Baùbo*, après une première partie plus classiquement dramatique, on bascule dans autre chose où musique et actions très imagées s'entremêlent, traversées par les interventions de Pauline Leroy qui chante avec une voix de velours.

Cet éclectisme, ces passerelles entre les disciplines, on le retrouve dans le festival Bruit. C'est un choix volontaire ?

Oui, c'est le sens de notre projet au théâtre de l'Aquarium, dont la mission est d'accueillir des résidences de créations où théâtre et musique s'enchevêtrent. Ce qui nous intéresse, c'est de voir comment se forme une communauté à travers des rencontres entre artistes qui ne se connaissaient pas forcément et qui parfois finissent par réaliser des créations en commun.

Hugues Le Tanneur, *Transfuge*, 06/02/2023

Baùbo – l'art de n'être pas mort, de et par Jeanne Candel, du 8 au 19 février au théâtre de l'Aquarium avec le théâtre de la Ville. Festival Bruit, au théâtre de l'Aquarium, (Paris 12), du 20 janvier au 19 février. Plus d'infos sur www.theatredelaquarium.net



«Baùbo», fruit de la pulsion

Revisite musicale et burlesque d'un mythe sur la fin du deuil, la pièce de Jeanne Candel n'est jamais aussi passionnante que lorsqu'elle rompt avec le texte, laissant triompher la jouissance du geste et de la pulsion.

Le geste, plutôt que la parole, voilà le programme de *Baùbo - De l'art de n'être pas mort*, la pièce énigmatique de Jeanne Candel. [Baùbo](#), du nom de cette femme de la mythologie grecque qui, à bout de ressources pour ranimer la déesse Déméter, endeuillée par la perte de sa fille Perséphone, relève sa jupe et lui montre son sexe. Déméter éclate alors de rire et retrouve sa place dans le monde des vivants : un geste d'exhibition qui remplace la parole. Voici une pièce qui ne trouve jamais les mots pour le dire, mais sait produire des visions, dans des installations aussi stupéfiantes que l'est cette scène mythique d'exposition sexuelle. En fait, le texte n'est pas le centre d'intérêt de [Jeanne Candel](#) ; elle devrait peut-être s'en passer – excepté dans le chant, on y reviendra. Aussi faut-il attendre un peu plus de la moitié du spectacle pour qu'enfin se passe quelque chose.

Immenses feuilles blanches agrafées

Il faut en passer par une ouverture interminable : une femme, devant le rideau, monologue sur une passion amoureuse dans une langue étrange et étrangère, tandis qu'un homme se fait traducteur. Puis supporter une série de séquences plus ou moins burlesques conçues comme autant de sketches, à moins qu'il ne s'agisse de rêves de deuil – mais chacun sait que les rêves des autres sont fastidieux. Puis arrive ce qui fait basculer la pièce : une parodie d'entretien radiophonique, entre une philosophe experte des concepts de Spinoza et une journaliste qui, rompant avec le discours, passe soudain à l'acte, en se jetant littéralement dans son décolleté. L'action marque la véritable raison d'être de la pièce qui, enfin, se tait, pour faire advenir sur le plateau une succession d'images et de performances, dans une scénographie inouïe signée [Lisa Navarro](#).

Dès lors tout devient passionnant. D'abord le cadre : un sol recouvert d'immenses feuilles blanches, déroulées sous les pas de performeuses aux airs de prêtresses, en longues robes de deuil. Au fond, un mur blanc, sur lequel ces officiantes vont s'agrafer les unes les autres, robes noires clouées sur fond blanc, pour mieux s'en extraire ensuite : la pièce est le récit de la violence nécessaire pour s'arracher au deuil. Cela demande de sortir littéralement du cadre, se dégager de ce mur des lamentations pour sexuellement reprendre le pouvoir. Face à nous, les femmes de Candel remontent leur jupe et se frottent le cul sur le mur pour faire apparaître des dessins sexuels et des yeux qui nous regardent. S'éprouve alors une jouissance, une pulsion scopique qui force le regard. La beauté du geste de Jeanne Candel est d'avoir su recréer sur scène la violence salvatrice du geste de Baùbo. Son théâtre montre, expose, exhibe du sexuel, cet «*art de ne pas être mort*», et pour cela, il lui faut justement faire le deuil de la parole et du discours. Mais pas de la voix.

Bizarreries de percussions

Si la pièce n'a rien à dire, elle s'écoute et se fait entendre. Sous la direction de Pierre-Antoine Badaroux, la musique du compositeur allemand du XVII^e siècle Heinrich Schütz déploie ses bizarreries de percussions et semble éclater de rire. Sur scène, le chant circule ; les femmes sur scène ne sont jamais aussi justes que lorsqu'elles chantent les mots des autres. Puis c'est au tour des musiciens et musiciennes d'être plaqués au mur sous d'immenses feuilles blanches agrafées : il leur faut déchirer le papier pour sortir les bras, trouver l'espace de la bouche et continuer de jouer de leur instrument. C'est toujours le même geste. Trouer ce qui nous cache, forcer le regard et, autrement dit, montrer son sexe. Et cela a un nom : *l'Origine du monde*. Le théâtre musical de Candel se regarde comme une manière de décrocher la toile de Courbet, pour en revenir aux origines burlesques – le burlesque étant toujours la production d'une catastrophe contre l'ordre établi. Baùbo, une femme, montre son sexe à une femme, pour éclater de rire.

par Laurent Goumarre
publié le 15 février 2023 à 17h27

***Baùbo - De l'art de n'être pas mort* de Jeanne Candel, jusqu'au 19 février au Théâtre de l'Aquarium, dans le cadre du festival Bruit ; du 24 au 30 mars au Théâtre Garonne à Toulouse.**

La Passion selon Jeanne Candel

Point d'orgue de BRUIT, Festival Théâtre & Musique de l'Aquarium, en partenariat avec le Théâtre de la Ville, BAÛBO – De l'art de n'être pas mort s'abreuve à la source de nos mythes communs pour mieux dépecer l'amour, ses enchantements et ses douleurs et l'épingler en entomologiste fantaisiste sur le mur de nos humeurs. Jeanne Candel une fois de plus transforme le plateau en organisme musical et transcende son sujet.

Ode à la vie qui renaît envers et contre tout, hommage au désir qui pulse et fait tourner le monde, même à l'envers, cri de douleur muette et éclat de rire tonitruant, **la dernière création de Jeanne Candel, à la tête du Théâtre de l'Aquarium, est une traversée musicale et théâtrale de nos extrémités sentimentales, des états limites dans lesquels nous jette la passion sous toutes ses formes.** Un remue-ménage flamboyant lesté de références iconographiques et de littérature, qui vient brasser nos héritages communs et les récits qui s'y rapportent, du bain judéo-chrétien aux mythologies grecques et romaines en passant par le bassin du Moyen-Orient.

BAÛBO puise son titre à la source de la tradition orphique dans la figure féminine légendaire de Baubo qui dévoila d'un geste aussi compromettant que salvateur, son sexe à la déesse Déméter, noyée de chagrin depuis l'enlèvement de sa fille Perséphone, et ce faisant, la fit rire et revenir parmi les vivants. De l'art de retrouver goût à la vie via cet imprévisible lever de rideau. Mais de son origine grecque « baubàô », **ce mot signifierait également « dormir, s'endormir » et c'est bien au royaume des songes que nous convie la prêtresse Jeanne, dans un spectacle qui tire sa dramaturgie des assauts de l'inconscient pendant nos trêves nocturnes.** De ces images abracadabrantes qui naissent à l'arrête de nos rêves, elle tire sa liberté et sa puissance créatrice, des visions qui font fi de tout réalisme, des tableaux renversants qui impriment la rétine pour longtemps. A dominante noire et blanche, l'esthétique du spectacle rejoint sa tonalité double et antithétique, majeure et mineure, oscillant entre accents comiques jubilatoires et tragédie du désespoir. Logique et rationalité ne sont pas invitées à ce banquet de mirages aussi incongrus que sublimes.

Sur ce plateau évolutif qui rétrécit ou élargit son espace de jeu à l'envie, la scénographie (très belle réalisation de Lisa Navarro), protéiforme et conçue de façon à limiter ses impacts environnementaux, semble aussi vivante et habitée que les interprètes qui la peuplent. De l'immense rideau noir de soie, gonflé comme la voile d'un navire de mauvais augure à ce mur blanc troué d'alcôves qui découvrira ses fresques cachées par un procédé pour le moins surprenant, en passant par le désordre de cette chambre où git notre héroïne dévastée, le décor prend part à ce déchirement des apparences, ce dévoilement de la chair et du chagrin, cette mise à nu de nos abîmes. Les tourments de l'amour, de l'extase qu'il procure à la démolition qu'il opère, s'incarnent dans ce maillage de scènes en grands écarts qui nous écartèlent sans nous ménager entre Eros et Thanatos, entre rire rédempteur et larmes cathartiques. **Jeanne Candel au plateau mène le chœur de pleureuses en mantille noire avec l'aplomb qu'on lui connaît et nous régale d'une parenthèse performative mémorable, pelle et poêle en main, sac au dos et cotte de mailles sur la tête.** Déversant des brassées de terre au sol, c'est l'amour chevaleresque qu'elle enterre en même temps qu'elle le régénère tandis que dans une succession de tableaux saisissants, les musiciens sont agrafés au mur, comme crucifiés sur l'autel du théâtre derrière un pan de papier blanc. Mais la musique n'a pas dit son dernier mot, elle jaillit de sa retraite forcée, déchire les parois immaculées pour mieux nous enlacer de sa beauté archaïque et éternelle.

Avec son complice Pierre-Antoine Badaroux à la direction musicale, Jeanne Candel a jeté son dévolu sur des partitions du compositeur Heinrich Schütz, l'un des premiers maîtres du Baroque allemand, auteur d'une musique dépouillée, austère et lumineuse à la fois. Interprétés en direct dans des formations pour le moins étonnantes puisqu'un saxophone s'immisce dans un réseau de cordes (guitares, violoncelle, violon), les morceaux s'incarnent dans le corps des interprètes qui prennent part à l'action scénique, poursuivant une démarche artistique axée sur le tissage au plateau des matériaux musicaux et théâtraux. **Et la voix de Pauline Leroy, mezzo-soprano charnelle et veloutée, nimbe ces expérimentations plastiques et sensorielles de son aura sensuelle.** S'il est très présent dans le prologue éblouissant porté avec malice et gravité par **Pauline Huruguen** et **Thibault Perriard** dans un tandem réjouissant au plus près du public puis sur un autre mode dans le solo humoristique de Jeanne Candel, frontal et revigorant, le texte, volubile et mélodieux, se délite par ailleurs pour laisser place aux irruptions visuelles qui frictionnent sans peur le trivial et le sacré dans un cocktail de farce et de rituel immémorial. Spinoza, Courbet, Sainte-Agathe, sont convoqués à la table du trouble, les robes s'agrafent comme des papillons qu'on épingle mais les prisonnières trouvent la parade pour s'échapper de leurs filets, la poitrine généreuse d'**Hortense Monsaingeon** se goûte goulument comme une pâtisserie alléchante dans une scène hilarante, la mort se repousse autant que possible dans des tentatives d'esquive redoutables, les interprètes nous appellent et nous interpellent pour le salut de leur peau placardée, le mur des lamentations cède sa place au mur des jubilations et la vie reprend ses droits, irrésistiblement. Héroïque et fière. **Rien de tel qu'un spectacle pareil qui célèbre la vie dans le deuil pour se laver de ses amours défuntes et faire le plein de joie concrète et de vitalité ardente.**

Marie Plantin – www.sceneweb.fr, 10 février 2023

Du 8 au 19 février 2023

Au Théâtre de l'Aquarium

Dans le cadre de BRUIT – Festival Théâtre et Musique

En partenariat avec le Théâtre de la Ville – Paris

Du 24 au 30 mars 2023

Théâtre Garonne – Toulouse

Tournée 2023-2024 : Italie, Théâtre Dijon Bourgogne, Comédie de Colmar